

**Zeitschrift:** Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires  
**Herausgeber:** Empirische Kulturwissenschaft Schweiz  
**Band:** 17 (1913)  
  
**Artikel:** Les "Fôles" : contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois  
**Autor:** Rossat, Arthur  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-111524>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Les « Fôles »,

Contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois

par ARTHUR ROSSAT (Bâle)

(Suite)

### XVIII. lõ byō-l-ōjē.<sup>236</sup>)

### L'oiseau bleu.

(Patois de Miécourt.)

1. ẽ y' ẽvẽ ẽn fwã ĩ pũer ẽn kə  
fzẽ dẽ djõl, ĩ mẽtĩ kə lẽxẽ sũn-ẽn  
mõrĩ d' fẽ dẽ sĩ tã lĩ.

ẽ rvẽnẽ d' lẽ fwār d' põrẽtrũ.  
(sõsĩ s'ã ẽn fõl vrẽ: mẽ mĩmĩ, kə m'  
l'ẽ rẽkõtẽ, ẽn-ẽtẽ xũr.) mẽ ẽ n'ẽvẽ  
rã vãdũ.

ẽ vñẽ sə rpõzẽ dẽ lõ ptxũ d' lẽ  
mõxnĩer, lẽvũ ẽn dyẽ k' lẽ djnãtx ẽvĩ  
yõt sẽbẽ ẽ yĩ fzĩ yõ bõnã.

ẽ pũerẽ ẽ pœ ẽ s' lãmãtẽ.

2. vwãlĩ tõ dĩ kō k'ẽ yĩ vñẽ ĩ  
vẽyõ ẽn k' yĩ dyẽ:

— bõt ĩn- õjẽ dẽ tẽ djõl! tã l'  
vœ dĩ vãdr.

— ĩ n'ãn-ẽ p' ẽ pœ ĩ n'ã sẽrõ  
ẽtrẽpẽ!

— ẽtã ĩ pō!

l' vẽyõ ẽn xõtřẽ: ĩ bẽ byō-l-ōjẽ  
ẽbõrdẽ; ẽ l'ẽtrẽp ẽ pœ l' bõtẽ dẽ lẽ  
djõl dĩ pũer mālẽyərũ, ẽn yĩ dyẽ:

— tχẽ t' ẽrẽ fãt d' ătχə, t' n'ẽrẽ  
rã k'ẽ dĩr: « õjẽ byō<sup>238</sup>), fẽ tõ sẽrvĩs! »

1. Il y avait une fois un pauvre  
homme qui faisait des cages, un mé-  
tier qui laissait son homme mourir  
de faim dans ce temps-là.

Il revenait de la foire de Porren-  
truy. (Ceci c'est une fôle vraie; ma  
grand'mère, qui me l'a racontée, en  
était sûre.) Mais il n'avait rien vendu.

Il vint se reposer dans le trou  
de la Môchnire, là où on disait que  
les sorcières avaient leur sabbat et y  
faisaient leurs beignets.

Il pleurait et puis il se lamentait.

2. Voici tout d'un coup qu'il y  
vint un vieil homme qui lui dit:

— Mets un oiseau dans ta cage!  
Tu le veux bien vendre.

— Je n'en ai pas et puis je n'en  
saurais attraper!

— Attends un peu!

Le vieil homme siffla; un bel  
oiseau bleu aborda; il l'attrape et  
puis le mit dans la cage du pauvre  
malheureux en lui disant:

— Quand tu auras besoin de quel-  
que chose, tu n'auras rien qu'à dire:

<sup>236</sup>) Cet *l* épenthétique s'explique par l'analogie avec *ĩ bẽl-õjẽ* = *un bel oiseau*, d'où le patois a formé: *ĩ gro-l-õjẽ* (litt. un *gros-l-oiseau*), *ĩ ptẽ-l-õjẽ*, *ĩ byō-l-õjẽ*, etc. — <sup>237</sup>) Près de Miécourt, il y a le *bõ d'lẽ mõtznĩer* = *le bois de la Môchenire*. — <sup>238</sup>) Cette forme *õjẽ byō* est française. Dans nos fôles, qui sont en général traduites du français, tous les vocatifs ou interjections conservent leur forme originale, et parfois ne sont même pas traduites en patois (Cf. *Jean de l'Ours* N° VII, 14).

mē tχē ē t'ērē sērvī tō sō k' tō vōrē,  
tō n'rēbyerē djmē d' yī dir: « sēt  
ēspōtī<sup>239)</sup> ī t' rmēxie! »

3. tōt-ēxtō, lō pūar ān k' ēvē fē,  
dyē: « byō-l-ōjē, fē tō sērvīs! »

xtō dī, xtō ęn tāl txērdjā fōē dvē  
lū. tχē ēl ă mēdjā l' būlī, ē dyē:  
« mērsī, sēt-ēspōtī! » ēprē lō rōtī: « ō!  
mērsī bī, sēt-ēspōtī! » ēprē lō dēsēr:  
« ō! mīl kō mērsī, sēt-ēspōtī! »

4. ēprē d'sōlī nōtr ān s' bōtē ā  
rūt pō lē fwār dā dlēmō.

tχē ē fōē ērivē ē bōrñō, ē trōvē  
tō lō vlēdjā sā dō dxū<sup>240)</sup>: lē djā  
ritī, vētī ā dūēmwān; s'ētē ęn rūd  
ēfēr!

ē dmēdē sō s'ētē krēbī<sup>241)</sup> lē  
bnēsō<sup>242)</sup>. ęn fān yī rēpōjē s'ē n'  
sēvē p' k' s'ētē lē fēt d' lē fēyā dā  
mē: <sup>243)</sup> lē pū bēl dē fēyā vlē ętr

« Oiseau bleu, fais ton service! » Mais  
quand il t'aura servi tout ce que tu  
voudras, tu n'oublieras jamais de lui  
dire: « Saint - Espontin, je te re-  
mercie! »

3. Tout aussitôt, le pauvre homme  
qui avait faim, dit: « Oiseau bleu,  
fais ton service! »

Sitôt dit, sitôt une table chargée  
fut devant lui. Quand il eut mangé  
le bouilli, il dit: « Merci, Saint-Espon-  
tin! » Après le rôti: « Oh! merci bien,  
Saint-Espontin! » Après le dessert:  
« Oh! mille (coups) fois merci, Saint-  
Espontin! »

4. Après (de) cela, notre homme  
se mit en route pour la foire de  
Delémont.

Quand il fut arrivé à Bourrignon,  
il trouva tout le village sens dessus-  
dessous: les gens couraient, vêtus en  
dimanche; c'était une rude affaire!

Il demanda si c'était peut-être la  
fête patronale. Une femme lui ré-  
pondit s'il ne savait pas que c'était  
la fête de la Fille de Mai: la plus

<sup>239)</sup> On chercherait en vain ce saint *Espontin* dans le calendrier; c'est un nom inventé; mais je ne saurais dire s'il a une signification quelconque ou s'il fait allusion à un personnage ou à une chose que les syllabes de ce nom devraient rappeler. — <sup>240)</sup> Littéralement: *sens dessous dessus*. Cette expression patoise confirme l'explication de Littré: *sens* (sā) *dessus dessous* ou *c'en* (s'ā); le mot *sans* = sē. — <sup>241)</sup> Le mot *krēbī*, litt.: *je crois bien*, s'emploie dans le sens de *peut-être* (Cf. *Arch. VII* p. 10, N° 38). — <sup>242)</sup> Les *bnēsō* sont la *fête de dédicace*, ou bien la *fête patronale*; comme la *bénichon* fribourgeoise. Elles se célèbrent à des époques très diverses, mais dans bien des localités du Jura, surtout dans la Vallée de Delémont, la fête tombe sur le deuxième dimanche de novembre et se confond avec la St-Martin. Voilà pourquoi les gâteaux faits ce jour-là s'appellent indifféremment *gâteaux de bnēsō* ou *gâteaux de St-Martin*. — <sup>243)</sup> On sait qu'autrefois on a célébré un peu partout des *fêtes de mai*, dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nos jours. Pour ne parler que du Jura catholique, il n'y a pas bien longtemps que les enfants allaient encore chanter le *pitχō-mē* (*Arch. III*, p. 275 sq. — Cf. *C. Bauquier. Mois Fche-Comté*, p. 61 sq.). Je signalerai ici les articles de *M. W. Robert: Arch. I* p. 229, et *F. Chabloz: La Fête de Mai, Arch. II* p. 14. — Relativement à la *Fille de Mai de Bourrignon*, il a paru *Arch. II*, p. 99 sq. un article de *M. A. Daucourt*, sur lequel il vaut mieux ne pas insister. Je tiens cependant

vēti ā byā ē pœ prōmnē ā pwēxēsyo<sup>244</sup>)  
pē lō vlēdjə; mē ē n' trōvī piā p' īn-  
ēyō k' yī ālōx; s'ā pō sōlī k' lē fān  
rītī tā.

5. nōtr ān s' mūzē: «l'ōjē pōrē  
yō fēr servīs.»

ēxtō ē dyē: «ōjē byō, fē tō  
sērvīs!» ē vwālī k' lē fēyā dā mē  
fōē pū bēl k'ēn rēn. djmē ā n'ān-  
ēvē ākō vū ēn xā bī vētī dā lē piā  
ā lē tēt.

tō lē djā lō rmēxyēn, ē pœ ē s'ān-  
ālē.

6. mē ē s' trōpē dā txmī: ā yūā  
d'ērīvē ē dlēmō, ēl-ērīvē ē fārāt<sup>245</sup>).

tō drwā l' djūān kōt d' fārāt  
prānē fān xī djōli. mē sē djūān fān  
n' trōvē p' ē s'vētī: tχē ēl-ēvē ī  
kwētxlā, ēl n'ēvē p' d'ēyō; tχē ēl-  
ēvē sē txās, s'ētē sō būrā k' mākē!  
s'ētē ēn rūd ēfēr pē sī txētē.

7. nōtr ān s' mūzē: «ēd yō! ptē  
byō-l-ōjē, fē tō sērvīs!»

ēxtō tō ālē bī.

mē lē djūān fyēsīā fōē bī pū bēl  
k' lō djūān kōt k' ētē kmā ī sūyō ā  
lō d'lēā<sup>246</sup>).

l'byō-l-ōjē dōxē fēr ēxbī sō sērvīs  
pō lō kōt, k' fōē vētī xū l' kō<sup>247</sup>) ā  
vlō ē ā dātēl.

belle des filles voulait être vêtue en  
blanc et promenée en procession par  
le village; mais ils ne trouvaient  
(seulement) pas un vêtement qui lui  
allât; c'est pour cela que les femmes  
courageaient tant.

5. Notre homme (se) pensa: «L'oi-  
seau pourrait leur faire service.»

Aussitôt il dit: «Oiseau bleu, fais  
ton service!» Et voici que la fille  
de mai fut plus belle qu'une reine.  
Jamais on n'en avait encore vu une  
si bien vêtue (depuis les) des pieds  
à la tête.

Tous les gens le remercièrent et  
puis il s'en alla.

6. Mais il se trompa de chemin:  
au lieu d'arriver à Delémont, il arriva  
à Ferrette.

Tout droit le jeune comte de  
Ferrette prenait femme si joli[e].  
Mais sa jeune femme ne trouvait pas  
à s'habiller: quand elle avait un cor-  
selet, elle n'avait pas de vêtements;  
quand elle avait ses bas, c'était son  
justaucorps qui manquait! C'était une  
rude affaire (par) dans ce château.

7. Notre homme (se) pensa: «Aide-  
leur! Petit oiseau bleu, fais ton ser-  
vice!» Aussitôt tout alla bien.

Mais la jeune fiancée fut bien  
plus belle que le jeune comte qui  
était comme un souillon près d'elle.

L'oiseau bleu dut faire aussi son  
service pour le comte, qui fut vêtu  
sur le coup en velours et en den-  
telles.

à dire que tous ces prétendus renseignements où l'on nous montre, p. ex.,  
les jeunes filles de Bonfol, de Damphreux, etc. «chantant leur hymne à  
Herta en passant devant la Fille de Mai», ces renseignements publiés déjà  
par *Quiquerez*, n'ont aucune valeur quelconque, ont été inventés de toutes  
pièces, et ne sont — qu'on me pardonne l'expression — que pure *fumisterie*.

<sup>244</sup>) Le vâdais dit: *pōrsēsyo*, l'ajoulot: *pwēxēsyo* = *procession*. — <sup>245</sup>)  
Ferrette (Pfirt), en Alsace, avait autrefois des relations suivies avec le Jura;  
on y allait beaucoup de Miécourt et d'Ajoie. — <sup>246</sup>) J'ai déjà relevé cette  
expression: *au long de* = *à côté de*. (Cf. ci-dessous XIX. 1.) — <sup>247</sup>) Remar-  
quez l'expression *xū l' kō* = *sur le coup, sur le champ*.



ël ëvītēn ā lē nās nōtr ȳjlīa <sup>248)</sup> pō  
lō rmēxyē d' sē bō sērvīs.

8. ěprē lō dēnē ě s'ā vlē ālē, tχē  
lō kōt l'ērātē ě pōē yī dmēdē ě ětxtē  
sōn-ȳjē. mē ě n' vlē p' lē vādr.

lō kōt yī ȳfrē tō sē bī ě tō sē  
sū. ě s' bōtē ě mūzē, ě pōē ě yī dyē:

— ī vwārē; y vērē vō bēyīa mē  
rēpōs ātr djō ě nō.

nōtr ȳjlīa fōē mālī; ěl ātrē dē lō  
bō:

« ȳjē byō, fē tō sērvīs! »

vwālī k'ēl ā tō kōtā īn-ātr byō-  
l-ȳjē. ě bōtē l'ȳjē ādjēnātī dē sō  
swē <sup>249)</sup>, ě pōē lō nō dē lē djōl, ě pōē  
s'ān-ālē vā lō kōt yī dīr k'ēl ētē bī  
d'ēkūā, mē k'ē yī dvē ākō bēyīa sē  
fān ěvō.

9. tō pērmīa <sup>250)</sup> lō kōt nē vlē p';  
mē ě s' mūzē:

— xtō k' t' ěrē l'ȳjē pō twā, tō  
lē vōē rpār!

ě tχūddē bī dīr: « byō-l-ȳjē, fē tō  
sērvīs! » mē lē fān s'ān-ālē vō l'ȳjlīa  
sē sō rvīrīa.

lō kōt ē fōē xē txēgrīnē k' ě mōrē  
dē lē nō.

ě rvēñēn lē dū pō ābītē lō txētē;  
ël ōēn brāmā d' lē fūātxūn ě fōēn  
hīñēyērū.

vwālī l'īxtwār dī byō-l-ȳjē, k'ān-  
ěpəl ěxbī l'īxtwār dē l'ān k'ēvē vādū  
sē fān pō īn-ȳjē.

Ils invitèrent à la noce notre *oiselier*  
pour le remercier de ses bons services.

8. Après le diner, il s'en voulait  
aller, quand le comte l'arrêta et (puis)  
lui demanda à acheter son oiseau.  
Mais il ne voulut pas le vendre.

Le comte lui offrit tous ses biens  
et tous ses sous. Il se mit à réflé-  
chir et puis il lui dit:

— Je verrai; je viendrai vous  
donner ma réponse entre jour et nuit.

Notre oiselier fut malin; il entra  
dans le bois:

« Oiseau bleu, fais ton service! »

Voici qu'il eut tout de suite un  
autre oiseau bleu. Il mit l'oiseau (en-  
sorcelé) magique dans son sein et  
puis le nouveau dans la cage, et puis  
s'en alla vers le comte pour lui dire  
qu'il était bien d'accord, mais qu'il lui  
devait encore donner sa femme avec.

9. Tout d'abord le comte ne vou-  
lait pas; mais il (se) pensa:

— Sitôt que tu auras l'oiseau  
pour toi, tu la veux reprendre!

Il crut bien dire: « Oiseau bleu,  
fais ton service! » Mais la femme s'en  
alla avec l'oiselier sans se retourner.

Le comte en fut si chagriné qu'il  
mourut dans la nuit.

Ils revinrent les deux pour habi-  
ter le château; ils eurent beaucoup  
de (la) fortune et furent bien heureux.

Voilà l'histoire de l'oiseau bleu,  
qu'on appelle aussi l'histoire de  
l'homme qui avait vendu sa femme  
pour un oiseau.

(M<sup>me</sup> Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

<sup>248)</sup> Bien faire attention à ce mot l'ȳjlīa = l'oiselier, celui qui a, qui possède un oiseau; il n'est pas pris ici dans le sens de l'oiseleur = celui qui va à la chasse aux oiseaux, bien que le patois, dans ce second sens, dise aussi l'ȳjlīa. — <sup>249)</sup> C'est le mot dérivé régulièrement de *sinu* = *swē*; mais bien qu'il soit donné dans *Guélat* et *Biétry*, il n'est pas très usité dans le langage populaire, et seulement dans le sens particulier qu'il a ici. On ne dira jamais: *bēyīa l'swē ān-ān-āfē* = donner le sein à un enfant, mais bien: *bēyīa lē tχūtχā*, *bēyīa ě tāsīa* (donner à téter); ou bien alors on emploie le mot français: *bēyīa l'sein*. — <sup>250)</sup> Littéralement: *tout premier* = *tout d'abord*.

## XIX. lẹ fōl dō djā kũon-txũ.

1. prē dĩ txētē dĩ rwă s' trǒvē lẹ mājō dĩ fērmīa k' ẹvē ẹn rǒt dĩ ăfē. ă dyē k' ẹ n' sərĩ p' tǒ ălē dē ẹn bẹn dĩ txērbōnīa; sǒlĩ vǒe dĩr k' s'ētē dĩ pũar ăn ă lǒ dĩ tǒ<sup>251</sup>) sē gũardjăt ẹ nǒrĩ.

2. dĩ djǒ lǒ bũa dĩ pũar fērmīa pēsē lẹ bē dĩ lẹ pētũr, ẹ s'ăn-ălē sǒ rpēt̃r dē lǒ prē ă rwă.

sĩ rwă k' ętē dĩ rănǒvă,<sup>252</sup>) fzē ẹ txũē lǒ bũa. s'ētē ẹn rũd ẹfēr pǒ sĩ pũar mēnēdjə: lẹ făn pũarē, lēz-ăfē pũarĩ; mē lǒ pēr s'ẹvizē<sup>253</sup>).

ẹl ẹkǒrtxē lẹ bēt, yĩ lēxē lẹ tēt ẹvǒ lēz-əkũon, bēyē ẹ mēdjīa lẹ txīa ă sēz-ăfē, pǒe s'ăn-ălē kǒtr lẹ vėl vădr sē pē.

3. ẹ pēsē fērm ă vlēdjə, sē trǒvē ẹ lẹ vădr.

lǒ swă vñē; ẹl ętē sǒl, ẹ s' kũtxē dē dĩ bǒ, dǒ dĩ grǒ sēpĩ.

tǒ dĩ kǒ ẹ vwăyē ẹn xērās; ẹ s' yǒv: s'ētē ẹn rǒt dĩ *voleurs* k' ẹvĩ fē dĩ fũa pǒ kǒtē yǒ sũ, yǒt bũtĩ vũlē.

4. ẹ mǒtē xũ ĩn-ēbr pǒ mǒe vũar. tǒ dĩ kǒ sē pē txwăyē ă bē mwătă dĩ tǒ sĩ bũtĩ.

lẹ *voleurs* ẹpǒvũrīa s'ă rĩtēn ă rălē: « săvă nǒ! s'ă l' dyēl k' nǒ vĩ pār! »

ẹ lēxēn tǒ ẹ pǒe s'ăfũr. ỹ pǒjē<sup>254</sup>) sē txās, l'ătr sē kăp, ĩn-ătr sē txũlăt.

La Fôle de Jean Corne-Cul.<sup>a)</sup>

(Patois de Miécourt.)

1. Près du château d'un roi se trouvait la maison d'un fermier qui avait une bande d'enfants. On disait qu'ils ne seraient pas tous allés dans la benne d'un charbonnier; ça veut dire que c'était un pauvre homme à côté de toutes ces petites bouches à nourrir.

2. Un jour le bœuf du pauvre fermier passa la clôture de la pâture, et s'en alla se repaître dans le pré (au) du roi.

Ce roi qui était un vaurien fit (à) tuer le bœuf. C'était une rude affaire pour ce pauvre ménage: la femme pleurait, les enfants pleuraient; mais le père (s'avisa) eut une bonne idée.

Il écorcha la bête, lui laissa la tête avec les cornes, donna à manger la chair à ses enfants, puis s'en alla contre la ville vendre sa peau.

3. Il passa ferme au village, sans trouver à la vendre.

Le soir vint; il se coucha dans un bois, sous un gros sapin.

Tout d'un coup il vit une clarté; il se lève: c'était une troupe de voleurs qui avaient fait du feu pour compter leurs sous, leur butin volé.

4. Il monta sur un arbre pour mieux voir. Tout d'un coup sa peau tomba au beau milieu de tout ce butin.

Les voleurs effrayés s'en coururent en criant: « Sauvons-nous! C'est le diable qui nous vient prendre! »

Ils laissèrent tout pour s'enfuir. Un perdait ses chausses, l'autre sa cape, un autre ses culottes.

a) Comparez: JEGERLEHNER, Sagen und Märchen aus dem Oberwallis 2, 135; COSQUIN, Contes pop. de Lorraine 1, 108 N° 10 et 1, 223 N° 20; G. BUNDI, Aus dem Engadin (Bern 1913), 48 ff. 34 ff.

<sup>251</sup>) Cf. ci-dessus, note 246. — <sup>252</sup>) Litt. un *rien-ne-vaut* = *vaurien*. — <sup>253</sup>) Le verbe pronominal *s'ẹvizē* = *s'aviser*, sans autre complément, a le sens de: avoir une idée, une bonne idée. Le subst. *ẹn ẹvizē* = *une idée*, litt. *une avisée*. Cf. Arch. V, p. 14, N° 86, note 1. ẹ *m'vĩ ẹn ẹvizē* = *il me vint une idée*. —

<sup>254</sup>) Le verbe *pǒadr* qui a d'habitude les formes *ĩ pǒrjē* (*je perdais*) et *y'ẹ pǒrjũ* (*j'ai perdu*), fait *ĩ pǒjē*, *y'ẹ pǒjũ* dans la Baroche (Basse-Ajoie) (Cf. XX. 4, 5).

mê gră-mēr k' m'ê rkōtē sēt-ix-twār, dyē k'ê rītī êkō ādjđō, pisk'ā n' lēz-ō djmē rvū.

5. djā kūen-tχū rēmēsē tō sī būti. ēl ēvē pyē sē bāgāt d' lūyō d'ūā ā s'ā rālē.

ā yūā d'ī būā, ēl ān-œ dū; sēz-āfē ē pōē sē fān ētī bī vēti; ēl ēvī rōtī-bōli<sup>255</sup>) tō lē djō.

lō rwā vñē tō djālū d' tē d' bī. ē yī dyē:

— k' ās ē dīr, djā kūen-tχū, k' tē mītnē tō pyē d' sū?

— y'ē vādū mē pē ęn bāt<sup>256</sup>) z lō pwā. mītnē ī sōē bī, ī sōē prū rētx!

6. lō rwā xū sōli s'ān-ālē; ē fzē tō ē tχūē sē būā, ē pōē ēl āvīā sē vālā pō vādr lē pē.

ēprē tχīz djō, ē rvāñēn tō l'ū ēprē l'ātr sē ēvwa rā vādū. lō rwā lē fzē ē bētr kōm xmēl, x' bī k'ē y' ān-œ ū k' fōē tχūē tō rwā.

tō grēñ ē ā kōlēr, lō rwā s'ā vñē vā djā kūen-tχū, ā dyē:

— ētā t' vūār, bōgrē d' tχī d' pūā, k' ī t' vōē bī mōtrē ē t' dīx fōtr dē djā, k' yē mītnē tχūē ī d' mē vālā!

7. tχē ē l' vwayēn ērivē,<sup>257</sup>) djā kūen'tχū dyē ā sē fān:

— ī t' vōē fōtr ęn ēfēsīō; tō t' lēxrē txwā ē tō frē lē mūā<sup>258</sup>). tō dēvīzrē lō rēxt.

Ma grand'mère qui m'a raconté cette histoire, disait qu'ils couraient encore aujourd'hui, puisqu'on ne les a jamais revus.

5. Jean Corne-Cul ramassa tout ce butin. Il avait plein sa poche de louis d'or en s'en (r)allant.

Au lieu d'un bœuf, il en eut deux; ses enfants et puis sa femme étaient bien vêtus; ils avaient rôti-bouilli tous les jours.

Le roi [de]vint tout jaloux de tant de bien. Il lui dit:

— Qu'est-ce à dire, Jean Corne-Cul, que tu es maintenant tout plein de sous?

— J'ai vendu ma peau un batz le poil. Maintenant je suis bien, je suis assez riche!

6. Le roi, sur cela, fit tous (à) tuer ses bœufs, et puis il envoya ses valets pour vendre les peaux.

Après quinze jours, ils revinrent tous l'un après l'autre, sans avoir rien vendu. Le roi les fit (à) battre comme semelle, si bien qu'il y en eut un qui fut tué tout raide.

Tout fâché et en colère, le roi s'en vint vers Jean Corne-Cul en disant:

— Attends (-te voir), bougre de chien de porc, (que) je te veux bien montrer de te foutre ainsi des gens, que j'ai maintenant tué un de mes valets!

7. Quand ils le virent arriver, Jean Corne-Cul dit à sa femme:

— Je te veux flanquer une mor-nifle; tu te laisseras tomber et tu feras la morte. Tu devineras le reste.

<sup>255</sup>) Avoir du rōtī-bōli (litt. du rôti-bouilli) signifie: *avoir à profusion toutes sortes de bonnes choses, tout ce qu'on peut imaginer de meilleur, de plus fin et de plus délicat.* — <sup>256</sup>) En patois le mot batz est toujours féminin. — <sup>257</sup>) Remarquer la construction: *Quand ils le virent arriver, Jean C. dit.* — <sup>258</sup>) Cette façon de parler *fē lē mūā* est particulière à l'Ajoie qui n'a qu'une forme pour ces deux genres: *ēl ā mūā* = *il est mort*; *stā fān ā mūā* = *cette femme est morte*. Le Vâdais dit: *ēl ā mōrī, i ā mōrī* = *il est mort, elle est morte*. Cependant *Paniers* 126 a: *i sē stē k'ā mōrt*. (Cf. Ms. B. 126: *i seut cele qu'à moërte*).

lỗ rwă ătrê tχê djă kŭən-tχŭ, d'ĩ  
kô d' pwê, răvăxê sê făn.

— ẹ! x' mŏn-ām, tə l'ẹ tχŭê!  
t'ẹ xə ẹdrwă k' mwă; ỉ vĩ d' tχŭê  
ũ d' mệ vālă.

sê ră đir, djă kŭən-tχŭ s'ă vñê  
păr ẹn kŏnăt, ẹ pŏe ẹl ălê vă sê făn,  
ẹ yĩ kŏnê ă tχŭ. ẹl se ryŏvê tŏ  
d'ĩ kô.

lỗ rwă yĩ dyê tŏ kŏtă:

— vă-mə tẹ kŏnăt.

— s' vŏ m'ă bệyĩ prŭ, ẹl ă  
vŏtr!

ẹ fzên mệrtxĩ.

8. lỗ rwă, ăn-ẹrĩvê ă txetê, tχŭdê  
prŭ kŏnê ă tχŭ dĩ vālă; lỗ vālă  
dmŏrê mŭa, ẹ pŏe bĩ mŭa.

tχê lỗ rwă vwăyê k'ẹl ẹtê ẹvũ  
rŏlê<sup>259</sup>) pđ djă kŭən-tχŭ, ẹ dyê ă sê  
vālă d' l'ălê pâr, d' l'ẹttxĩ dẽ ỉ sê  
ẹ d' l'ălê fŏtr ă l'ẹtê.

sŏ k'ẹ fzên. tχê ẹ fŏen ẹrĩvê vă  
l'ẹtê, lẹ vālă rvănñen đir ă rwă dẽ  
vnĩ vŭa kmă ẹl-lə vlĩ năyĩ.

9. <sup>260</sup>) dĩ tă d'sŏli, djă kŭən-tχŭ  
pŭărê dẽ sŏ sê. ỉ xĩr dẽ ẹn bẻl  
kărœs<sup>261</sup>) pēsê.

— ẹ! k'ăs k'ẹ y'ẹ? k'ăs-tə pŭăr?

— ẹ! mŏ pŭar ăn, lỗ rwă m' vŏe  
fêr ẹ năyĩ, pŏ x' k' ỉ n' sê p' yêr  
ẹ pŏe ẹkrĩr!

s'etê ỉ bŏ nŏtêr dĩ vệyə tă. ẹl ỏ  
pđĩă, ẹ pŏe yĩ dyê:

— ỉ m' vŏe bŏtê ă tẻ pyês; ỉ sê  
yêr ỏ pŏe ẹkrĩr.

xtŏ dĩ, xtŏ fê.

Le roi entra quand Jean Corne-  
Cul, d'un coup de poing, renversa sa  
femme.

— Eh! sur mon âme, tu l'as tuée!  
Tu es [aus]si adroit que moi; je  
viens de tuer un de mes valets.

Sans rien dire, Jean Corne-Cul  
s'en vient prendre une corne(tte), et  
puis il alla vers sa femme, et lui  
corna au cul. Elle se releva tout d'un  
coup.

Le roi lui dit tout de suite:

— Vends-moi ta corne.

— Si vous m'en donnez assez,  
elle est vôtre!

Ils firent marché.

8. Le roi, en arrivant au château,  
crut assez corner au cul du valet;  
le valet demeura mort et puis bien  
mort!

Quand le roi vit qu'il (était) avait  
été roulé par Jean Corne-Cul, il dit  
à ses valets de l'aller prendre, de  
l'attacher dans un sac et de l'aller  
f... lanquer dans l'étang.

Ce qu'ils firent. Quand ils furent  
arrivés à l'étang, les valets revinrent  
dire au roi de venir voir comment  
ils le voulaient noyer.

9. Pendant ce temps, Jean Corne-  
Cul pleurait dans son sac. Un mon-  
sieur dans un beau carrosse passa.

— Eh! qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-  
ce [que] tu pleures?

— Eh! mon pauvre homme, le  
roi veut me faire (à) noyer, (pour)  
parce que je ne sais pas lire et puis  
écrire!

C'était un bon notaire du vieux  
temps. Il eut pitié et puis il dit:

— Je me veux mettre à ta place;  
je sais lire et puis écrire.

Sitôt dit, sitôt fait.

<sup>259</sup>) Le mot *rŏlê* = rouler, est ici pris dans le sens familier de *tromper, duper*. — <sup>260</sup>) A partir d'ici, la fin de notre récit rappelle celle de *Jean-le-Fou* (Cf. XI, § 9-12). — <sup>261</sup>) Le patois a conservé au mot *kărœs* le genre *féminin* qu'il eut tout d'abord en français.

djã kũen-txũ l'ëtëtxë dë lõ së,  
mõtë ã vwätũr ẽ pœ s'ãn-älë d'ĩ bõ  
trõ ã l'õtã.

10. lõ rwã ẽ së vālã rëřivën. lõ  
nõtër ẽ bël-ẽ dir:

— ı së yër ẽ pœ ẽkrır! nẽ m' fõt  
p' dë l'äv! ı võ dĩ k' ı së yër ẽ pœ  
ẽkrır!...

ẽ l' txëpën ẽvã, së sëvwã, ã pũ  
fõ d' l'ëtã.

11. këk tã ẽprë, lõ rwã s' prõmnë.  
ẽ vwãyë lëz äfë d' djã kũen-txũ, bĩ  
vētĩ, k' txëtĩ, k' s'ẽmũzĩ, k' yõtxĩ<sup>262</sup>).

ẽ yõ dyë: — võ pœt bĩ ẽtr ıĩ  
djõvyã txë võt për ã mũa!

— pwã dë õ! dyë lõ pũ grõ, nõt  
për n'ã p' mũa! älē pëv vũa dë nõt  
ẽtãl; ẽl ẽtrëyõ ı bẽ txvã, ẽ pœ k'  
nõz-ẽ ẽn bël kãrõs!

lõ rwã fõ ẽbãbĩ ätë k' djãlũ.

— k'as ẽ dir sõsĩ?

— *ma frique*,<sup>263</sup> k' yĩ dyë djã kũen-  
txũ, txë ı sõe ẽřivë ã fõ d' l'ëtë, ı  
sõe vni dë ẽn bël vël. s'ëtë lë fwãr;  
ãn-ëtëtxë põ rã. y'ẽ ẽvũ sĩ bẽ txvã ẽ  
pœ stõ bël kãrõs põ trã bätz!

— bõgr, dyë lõ rwã, ı yĩ v' älē.  
vĩ m' mwãnë ã l'ëtë.

12. ã pësë pë lõ txëtë, ẽl ẽpøl dĩ  
vālã; ẽl ẽvë ävĩõ d'ã rëmwãnë bëkõ.

lõ prēmĩõ vālã sãt dë l'ëtë; ẽ rvñë  
ãxĩtõ xũ l'äv ẽ s' dëvwẽñë<sup>264</sup>).

djã kũen-txũ dyë ã l'ãtr d' vīt  
älë, k'ẽ fzë sñĩ d' l'älë ẽdĩõ.

Jean Corne-Cul l'attacha dans le  
sac, monta en voiture et puis s'en  
alla d'un bon trot à la maison.

10. Le roi et ses valets rarrivèrent.  
Le notaire eut (bel à) beau dire:

— Je sais lire et puis écrire! Ne  
me f...ichez pas dans l'eau! Je  
vous dis que je sais lire et puis  
écrire!...

Ils le jetèrent en bas, sans savoir,  
au plus [pro]fond de l'étang.

11. Quelques temps après, le roi  
se promenait. Il vit les enfants de  
Jean Corne-Cul, bien vêtus, qui chan-  
taient, qui s'amusaient, qui huchaient.

Il leur dit: — Vous pouvez bien  
être si joyeux quand votre père est  
mort!

— Parbleu oui! dit le plus grand,  
notre père n'est pas mort! Allez donc  
voir dans notre étable; il étrille un  
beau cheval et puis que nous avons  
un beau carrosse!

Le roi fut ébahi autant que jaloux.

— Qu'est-ce à dire cela?

— Ma foi, (que) lui dit Jean Corne-  
Cul, quand je suis arrivé au fond de  
l'étang, je suis venu dans une belle  
ville. C'était la foire. On achetait pour  
rien. J'ai eu ce beau cheval et ce beau  
carrosse pour trois batz!

— Bougre, dit le roi, j'y veux  
aller. Viens me mener à l'étang.

12. En passant par le château,  
il appelle deux valets; il avait envie  
d'en ramener beaucoup.

Le premier valet saute dans l'étang;  
il revint aussitôt sur l'eau et se dé-  
battait.

Jean Corne-Cul dit à l'autre de vite  
aller, qu'il faisait signe de l'aller aider.

<sup>262</sup>) Le verbe *yõtxĩ* a deux sens: 1° *fër de yõtxrõ* = crier comme la chouette, hululer. 2° *hucher, pousser des cris de joie élevés et prolongés*, faire des « *youlées* », comme on dit en Suisse romande. — <sup>263</sup>) Corruption euphémique de: *ma foi!* — <sup>264</sup>) Le verbe *dëvwẽñë* = se débattre, faire de grands mouvements de bras, faire des contorsions. On dit aussi *dëfrãpë*, et on l'emploie, p. ex., pour désigner les mouvements désordonnés des épileptiques.

lõ skõ rvñě ěxbĩ xũ l'āv, fzẽ lẽ mēm mĩn.

— ě vř fā ālẽ, k' dyě djā kūen-tχũ ā rwā. ě s' n'ā sērĩ tĩrĩe tõt pẽ yõ.

lõ rwā sātẽ ddẽ. ě y' ā ākõ, d' nõ djõ.

djā kūen-tχũ s'ā rvñě ā l'õtā; ě fõ bñeyərũ djõk ā sẽ mūā. vwālĩ lẽ põt fĩ d'ĩ rwā djālũ. mẽ djā kūen-tχũ ěvẽ ěvũ d' lẽ txēs d'ěvwā ěvũ põ pwērẽ ĩ tõ mālĩ djnẽ kə y' ěvẽ lědyẽ tõ sẽ mālĩstẽ<sup>265</sup>).

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

Le second revint aussi sur l'eau, faisant les mêmes mines.

— Il vous faut aller, (que) dit Jean Corne-Cul au roi. Ils ne s'en sauraient tirer tout seuls.

Le roi sauta dedans. Il y est encore de nos jours.

Jean Corne-Cul s'en revint à la maison; il fut bien heureux jusqu'à sa mort. Voilà la vilaine fin d'un roi jaloux. Mais Jean Corne-Cul avait eu de la chance d'avoir eu pour parrain un sorcier tout malin qui lui avait légué toute sa malice.

## XX. lẽ trā pwā d'uə dĩ dyěl.

1. ĩ pūr mñĩe vệtχẽ dẽ l' tã d' djādĩ xũ ĩ pūr mlĩ ě vā. tχẽ ěl-ẽ sō dõziəm āfẽ, ěn ěmĩe d' sẽ fān fõ mārẽn, ě pẽ prədẽxẽ ā mñĩe k' sō ptẽ fyõ meryərẽ lẽ bẽxāt ā rwā.

ā n' pẽlẽ kə d' sřlĩ dẽ lə vlědjə, xə bĩ kə l' rwā ān õayẽ djāzẽ.

2. kõm ěl ěvẽ mētxẽ tχũr, ěl ālẽ txĩe l' mñĩe ě yõ dmědđẽ yõt ptẽ, yõ<sup>266</sup>) prõmẽxẽ d'ān-ěvwā tχõzẽ, d' bĩ l'ěyõtxĩe ě d' bĩ l'ĩxtrũr.

lẽ mēr y bẽyẽ ā pũrẽ.

xũ sřlĩ, lõ rwā lõ prñẽ, lõ bõtẽ dẽ ěn bwět, ě lõ txěpẽ dẽ ěn ərviər. ě dũā<sup>267</sup>) ũr də lwẽ, lẽ bwět fõ

## Les trois cheveux d'ordudiable.<sup>a)</sup> (Patois de Miécourt.)

1. Un pauvre meunier vivait dans le temps de jadis sur un pauvre moulin à vent. Quand il eut son deuxième enfant, une amie de sa femme fut marraine et puis prėdit au meunier que son filleul épouserait la fille (au) du roi.

On ne parlait que de cela dans le village, si bien que le roi en ouĩt parler.

2. Comme il avait mēchant cœr, il alla chez le meunier et leur demanda leur petit, leur promettant d'en avoir soin, de bien l'ėlever et de bien l'instruire.

La mēre (y) le lui donna en pleurant.

Sur cela, le roi le prit, le mit dans une boîte, et le jeta dans une riviėre.

A deux heures de loin, la boîte

a) Comparez: J. JEGERLEHNER, Sagen aus dem Unterwallis 81 N° 17; 133 N° 29; Sagen und Māchen aus dem Oberwallis 62 N° 79 et note.

<sup>265</sup>) Littėralement: *ses malicetės*. On dit aussi *lẽ mālĩs*. — <sup>266</sup>) Remarquer la syllepse: il alla chez *le meunier* et *leur* promit... — <sup>267</sup>) Le mot *dũ* = *duo* a la forme fėminine *dũā* (*duas*): *dũ djõ*, *dũā snėn*. Ici on ne fait pas de liaison: *dũāz-ũr*, mais on dit: *dũā ũr*.



ĕrāt<sup>268</sup>) ān-ĕn-ĕχĭj. lĕ sĕdyĕ<sup>269</sup>) prĕñĕ  
lĕ bwĕt, l'ĕvrĕ ĕ pĕ ĕl ĕpĕtxĕ tĕ  
kĕtā lĕ ptĕ būāb ā sĕ fān, k' fĕ  
bīñĕyārūz d' l'ĕyĕtxiā.

3. bī lĕtā ĕprĕ, ĭ djĕ k'ĕ pyĕvĕ,  
lĕ rwā ātrĕ txiā sĕ djā ĕ yĕ dmĕdĕ  
sĕ s'ĕtĕ yĕt būāb k' sī bĕ djūān ān.

lĕ sĕdyĕ yī dyĕ k' nyā ĕ kmā k'  
ĕl l'ĕvĕ trĕvĕ.

tĕ kĕtā lĕ rwā mūzĕ k' s'ĕtĕ l'āfĕ  
k'ĕl ĕvĕ txĕpĕ dĕ l'ĕrvīr.

ĕ yĕ dmĕdĕ pĕ vūā s'ĕ n' vĕrĭ  
p' k'ĕl ālĕx fĕr ĕn kĕmīsyō ā lĕ rĕn,  
yī pĕtxĕ ĕn lātr.

4. lĕ būāb s'ān-ālĕ, mĕ ĕ s' pĕdjĕ<sup>270</sup>)  
dĕ ĭ bĕ. tĕ d'ī kĕ, vwālī k'ĕ vwāyĕ  
ĕn ptĕt txĕdĕl ā lwĕ.

ĕ s'ā vĕ kĕtr stĕ txĕdlāt. txĕ ĕl  
ĕrivĕ, s'ĕtĕ ĕn kāvĕrn.

ĕ kākĕ ā lĕ pūĕtx: ĕn bwĕn vĕyā  
fān yī ĕvrĕ, mĕ ĕl yī dyĕ:

— t' vī bī mā! t' ĕ txwā dĕ ĕn  
mājō d' voleurs!<sup>271</sup>).

— s' n'ā rā, ĭ n' sĕrĕ ālĕ pū lwĕ,  
ĭ sĕ xī sĕ!<sup>272</sup>)

fut arrêtée à une écluse. Le scieur  
prit la boîte, l'ouvrit, et puis il ap-  
porta tout de suite le petit enfant à  
sa femme, qui fut bien heureuse de  
l'élever.

3. Bien longtemps après, un jour  
qu'il pleuvait, le roi entra chez ces  
gens et leur demanda si c'était leur  
enfant que ce beau jeune homme.

Le scieur lui dit que non et com-  
ment (qu') il l'avait trouvé.

Tout de suite le roi pensa que  
c'était l'enfant qu'il avait jeté dans  
la rivière.

Il leur demanda (pour voir) s'ils  
ne voudraient pas qu'il allât faire  
une commission à la reine, lui porter  
une lettre.

4. Le garçon s'en alla, mais il se  
perdit dans un bois. Tout d'un coup,  
voici qu'il vit une petite chandelle  
au loin.

Il s'en va contre cette chandelle.  
Quand il arriva, c'était une caverne.

Il frappa à la porte: une bonne  
vieille femme lui ouvrit, mais elle  
lui dit:

— Tu viens bien mal! Tu es  
tombé dans une maison de voleurs!

— Ce n'est rien, je ne saurais  
aller plus loin, je suis si fatigué!

<sup>268</sup>) Littéralement: *arrête*; pour ce mot, comme pour beaucoup d'autres, le patois a deux formes; l'une, l'*adjectif*: ĕrāt, gōxā, kĕt (*dmūrĕ, kĕt* = *être pris, être arrêté*) et l'autre, le *participe*: ĕrātĕ, gōxĕ, kĕtĕ. — <sup>269</sup>) Le patois vâdais a le mot: *savūrĕ* = *scier*; lĕ sĕvūr = *la scie*; mais on ne dit pas l' *sĕvūrĭ*; on dit: l' *rĕsĭ* = le scieur. Le verbe *rĕsĭā, lĕ rĕs*, s'emploie dans l'Ajoie, qui dit aussi: *syĕ, lĕ sĭā*, mais l' *sĕdyĕ* = scieur. Ce mot est inusité dans le Vâdais. — <sup>270</sup>) Cf. Note 254 ci-dessus; le Vâdais dit: ĕ s' *pĕrjĕ*. — <sup>271</sup>) Dans tous nos contes, on emploie le mot fr̄ *voleur* au lieu du patois lĕr (*latro*) ou lĕrō (*latronem*), pour désigner une *bande organisée, avec un chef*: nouvelle preuve que ce sont des traductions et non des récits originaux. — <sup>272</sup>) Le latin *satulu* a donné *sĕ*, fĕm. *sĕl* = fatigué. Cette forme *sĕ*, qu'on retrouve *Pan. 3* (*i seu che sō dés daimes*), a été peu à peu remplacée par le fĕm. *sĕl* qu'on emploie pour les 2 genres. (Cf. fôle IV, 1, 2, 3, X, 3, 4, etc.) *Biĕtrix* ne donne que *sĕl*, *Guĕlat* a les deux formes: *sĕ* et *sĕl*. De nos jours donc *sĕ* est vieilli et a cédé le pas à *sĕl*. (Cf. XXI, 1).

ę pœ ę s' kutxę ăn-ĩ kār<sup>273</sup>).

5. lę vŏlœr ərənĕn ę pœ s'ăgrę-  
nĕn vŏ lę vęyœ k' ęvę lęxĭœ ătrę st'  
ętrędjĭœ. mę tχę ęl yŏz-ęsplĭkę kŏm  
ęl-ętę pŏdjũ ę k'ę pŏtxę ęn lătr ă lę  
rĕn, lŏ xęf nœ dyę pũ ră.

ęl ęvrę lę lătr, ę pœ vwăyę kœ  
l' rwă dyę ă lę rĕn d' lŏ fęr ę tχũę  
tŏ kŏtă ę pœ d' l' ătęrę dvę k'ę  
rătrœx.

tχę lŏ xęf vwăyę sŏlĭ, ęl ękryę  
ęn-ătr lătr kœ dyę ă lę rĕn d' męryę  
tŏ kŏtă sĭ bę djũan bũab dęvŏ sę  
bęxăt. — sŏ k' fœ fę.

6. tχę lŏ rwă ęrĭvę, ę n' sęvę  
kŏpār sŏlĭ, ę sŏ djĭdrœ nœ vlę p' l'ĩx-  
trũr d' sŏ k' s'ętę pęsę.

— s'ă bŏ, dyę lŏ rwă, mĭtnę ă  
n'ĩ sęrę pũ ră txędjĭœ; mę ĭ tœ dĭrę  
tŏ pęrĭœ ĭ mŏ. s' tœ vœ dmŏrę ęvŏ  
nŏ, tœ m'ădrę tχęrĭ lę tră pwă d'ũœ  
dĭ dyę! sę sę pwă, t' n'ę p' făt dœ  
rvœnĭ!

ę yĭ rępŏję: — lŏ dyęl nœ m' fę  
p' ę pāvũ! ę pœ ę pętxę.

7. ęl ęrĭvę ăn-ęn vęl, lęvũ ęl ęyę  
pęlę k'ăn-ęfrę dũ sę d' lŏyœ d'ũœ ă  
stũ k' pŏrę trŏvę pŏkwă ĭ bŏne<sup>274</sup>)  
n' bęyę pũ d' vĭ, pĭœ p' d'ăv.

ę rępŏję: — ĭ vŏ l' dĭrę ă rvĕnĕ.

ę vę pũ lwę; ęl ęrĭvę dę ęn-ătr  
vęl, lęvũ ă yĭ dyŏ k'ă bęyœrę ĩn-ęn  
tŏ txęrdjĭœ d'ũœ ă stũ k' pŏrę trŏvę  
pŏkwă ĩn-ębr k' pŏtxę dę pām d'ũœ  
n' bęyę pũ d' frũ.

Et puis il se coucha en un coin.

5. Les voleurs arrivèrent et puis  
*s'engrinchèrent* avec la vieille qui  
avait laissé entrer cet étranger. Mais  
quand elle leur expliqua comme il  
était perdu et qu'il portait une lettre  
à la reine, le chef ne dit plus rien.

Il ouvrit la lettre et puis vit que  
le roi disait à la reine de le faire  
(à) tuer tout de suite et puis de l'en-  
terrer (devant) avant qu'il rentrât.

Quand le chef vit cela, il écrivit  
une autre lettre qui disait à la reine  
de marier tout de suite ce beau jeune  
homme avec sa fille. — Ce qui fut  
fait.

6. Quand le roi arriva, il ne savait  
comprendre cela, et son gendre ne  
voulait pas l'instruire de ce qui s'était  
passé.

— C'est bon, dit le roi, main-  
tenant on n'y saurait plus rien chan-  
ger; mais je te dirai cependant un  
mot: si tu veux demeurer avec nous,  
tu m'iras quérir les trois cheveux d'or  
du diable! Sans ces cheveux tu n'as  
pas besoin de revenir!

Il lui répondit: — Le diable ne  
me fait pas (à) peur! Et puis il  
partit.

7. Il arriva en une ville, où il  
ouït parler qu'on offrait deux sacs  
de louis d'or à celui qui pourrait  
trouver pourquoi une fontaine ne  
donnait plus de vin, plus même d'eau.

Il répondit: — Je vous le dirai  
en revenant.

Il va plus loin; il arriva dans  
une autre ville, où on lui dit qu'on  
donnerait un âne tout chargé d'or à  
celui qui pourrait trouver pourquoi  
un arbre qui portait des pommes d'or  
ne donnait plus de fruits.

<sup>273</sup>) Cf. note 293 ci-dessous (Pan. 423: *tot pair car et cornat.*) — <sup>274</sup>)  
Le *bŏnĕ* (Ajoie) et le *bŏrnĕ* (Vâdais) désigne la *fontaine*. Le mot se retrouve  
dans tous nos patois romands. A Porrentruy, il y a encore la *Place des*  
*Bennelats*.



ẽ yō rdyẽ: — ỉ vồ l' đirẽ tχẽ ỉ  
rpēsṛẽ.

ẽ s'ān-ālẽ pũ lwẽ; ẽl ẽrĩvẽ vā ẽn-  
arvĩar. lỏ pēsũ yĩ dyẽ:

— tẽ mẽ n' pợrồ p' đir s'ẽ fã k'  
tợt mẽ vĩa ỉ pēsợx lẽ djã k' vẽ ẫ-  
ẫfĩa?

— ỉ tẽ l' đirẽ ẫ rvẫnẽ, dyết-ẽ.

8. ẽl-ẽrĩvẽ ẫ lẽ pũatx d' l'ẫfĩa. lỏ  
dyẽl n'ẽtẽ p' lĩ; ẽ n'y ẽvẽ rã k' lẽ  
dyẽlãs kẽ dẽvẽ ẽtr ẽn bwẽn djnãtx;  
pợxkẽ tχẽ ẽ y ỏ dĩ sợ k'ẽ vlẽ, ẽl  
yĩ dyẽ:

— s'ã bẽkồ đmẽdẽ; mẽ tẽ m'  
pyẽ, ỉ t' vồ ẽdĩa.

ẽl lỏ tχẽdj ẫ frẽmĩ ẽ pỏ lỏ kwãtxẽ  
dỏ sẽ krĩnợlĩn.

9. lỏ dyẽl rvẫnẽ dẽxpĩtẽ<sup>275</sup>), ẽr-  
nỗdẽ<sup>276</sup>), ẽrnỗlẽ:

— ẽ y'ẽ ẫtχỏ dỏ nỏ pẽ xĩ!

— vẽ pĩa ẫ yẽ, k'ẽl yĩ dyẽ.

ẽl ẫlẽ, s' bợtẽ ẽ rỗxĩa ẫkỏ pũ vĩt.

tợ dĩ kỏ ẽl fzẽ mĩn d' tχợrĩ sẽ  
pũyỏ: yĩ tĩr ỉ pwa; ẽ rỗsãtẽ:

— k'ās-tẽ m' fợ?

— ỉ t' prã tẽ pũyỏ, tẽ vwã; mẽ  
ỉ vợrồ bĩ sẽvwã pợkwã sĩ bợnẽ n'  
bợyỏ pũ nĩ vĩ nĩ ẫv.

lỏ dyẽl s'bợtẽ ẽ rĩr;

— s'ẽ tχũĩ lỏ krẽpã k'ã dẽ lỏ  
tχũỏ, ẽl ỏrbợyỏ dĩ vĩ.

ẽ s' rãdrãmẽxẽ; lẽ vợyỏ ỏrĩrẽ ỉ  
pwã. lỏ dyẽl rẽlẽ ỉ kỏ k' lẽ fnẽtr  
grũlẽn.

— vwã-tẽ, ỉ t' prã tẽ pũyỏ; mẽ  
k'ās-tẽ krẽ vộ ỉ pãmĩa kẽ n' pũatx  
pũ d' pãm d'ũa?

Il leur redit: — Je vous le dirai  
quand je repasserai.

Il s'en alla plus loin; il arriva  
vers une rivière. Le passeur lui dit:

— Tu ne me pourrais pas dire  
s'il faut que toute ma vie je passe  
les gens qui vont en enfer?

— Je te le dirai en revenant, dit-il.

8. Il arriva à la porte de l'enfer.  
Le diable n'était pas là; il n'y avait  
rien que la diablesse qui devait être  
une bonne sorcière; parce que quand  
il lui eut dit ce qu'il voulait, elle  
lui dit:

— C'est beaucoup demander, mais  
tu me plais, je te veux aider.

Elle le changea en fourmi et puis  
le cacha sous sa crinoline.

9. Le diable revint, grondant, ju-  
rant, reniflant:

— Il y a quelque chose de nou-  
veau par ici!

— Va seulement au lit, qu'elle  
lui dit.

Il alla, se mit à ronfler encore  
assez vite.

Tout d'un coup, elle fit mine de  
chercher ses poux: (elle) lui tire un  
cheveu; il ressauta:

— Qu'est-ce (que) tu me fais?

— Je te prends tes poux, tu vois;  
mais je voudrais bien savoir pour-  
quoi cette fontaine ne donne plus ni  
vin ni eau.

Le diable se mit à rire et dit:

— S'ils tuaient le crapaud qui  
est dans le tuyau, elle redonnerait  
du vin.

Il se rendormit; la vieille retira  
un cheveu. Le diable cria un coup  
que les fenêtres tremblèrent.

— Vois-tu, je te prends tes poux:  
mais qu'est-ce que tu crois avec ce  
pommier qui ne porte plus de pom-  
mes d'or?

<sup>275</sup>) Le verbe *dẽxpĩtẽ* = *tempêter, crier, gronder*. — <sup>276</sup>) Quant à  
*ẽrnỗdẽ*, il signifie aussi *jurer, grogner, pester à haute voix avec force jurons*.

lỗ dyēl dyē ã ryē:

— kə n' tχũāt-ē lē rēt k' mēdj lē rēsēn! ē pōē mītnē sī kō lēx mō trākīl.

10. ẹn būsē<sup>277</sup>) ềprē, ềl yī tīrē lō trājīəm pwā. sī kō sī, ề yī fōtē ī kō d' pwē.

mē sē kōlēr fōē vīt ũtr; lē dyēlās lō rēmyālē<sup>278</sup>) xə bī k'ēl yī dmēdē sə lō pēsū dēvē tōt sē vīə dmōrē xū l'āv sē djmē ềtr rāpyēsīə.

— ề, lē bēt! ề n'ề k'ề bēyīə sē rēm ā prēmīə k' vərē pō lō pēsē!

lē ptēt frāmī k'ēvē tō ỳyī, s'mōtrē. tōt ā mētī, lē dyēlās yī bēyē lē trā pwā ề pōē yī dyē:

— t'ề bī ỳyī lē rēpōs? ề pōē yī rbēyē lē fīdyūr k'ēl ềvē ề yī swētē txēs.

11. ề pōē ề s'ā rvōñē. tχē ề fōē prē dī pēsū, ề yī dyē:

— lō prēmīə kə vərē, tə yī bēyərē tē rēm ā lē mē, ề pōē tə t' sāvərē fō d' lē.

ā sē d' lē vėl k' ềtādī sō rtō pō l'ềbr, ề dyē:

— tχũt lē rēt k' mēdj lē rēsēn ề pōē vōt pāmīə vōē rbēyīə dē pām d'ūə.

ề fōēn x' kōtā k'ề yī bēyēn sōn- ẹn txērdjīə d'ūə.

āfī ā sē d' lē vėl dī bōnē tērī ề dyē:

— tχũt lō krēpā k'ā dē lō tχũō, ề pōē vō vlē rēvwā tō kōtā dī vī.

ề yī bēyēn ềxbī dū sē d' lōyə d'ūə, ề pōē ềl ālē tō djōyō vā l' txētē, ề pōē ềl ềrīvē vā sē fān.

Le diable dit en riant:

— Que ne tuent-ils la souris qui mange la racine! Et puis maintenant, cette fois, laisse-moi tranquille.

10. Un moment après, elle lui tira le troisième cheveu. Cette fois-ci, il lui f...icha un coup de poing.

Mais sa colère fut vite (outre) passée; la diablesse l'adoucit si bien qu'elle lui demanda si le passeur devait toute sa vie rester sur l'eau sans jamais être remplacé.

— Hé, la bête! il n'a qu'à donner sa rame au premier qui viendra pour le passer!

La petite fourmi qui avait tout entendu, se montra. Tout au matin, la diablesse lui donna les trois cheveux et puis lui dit:

— Tu as bien entendu les réponses? Et puis lui redonna la figure qu'il avait et lui souhaita chance.

11. Et puis il s'en revint. Quand il fut près du passeur il lui dit:

— Le premier qui viendra, tu lui donneras ta rame à la main, et puis tu te sauveras loin de là.

A ceux de la ville qui attendaient son retour pour l'arbre, il dit:

— Tuez la souris qui mange la racine et puis votre pommier veut vous redonner des pommes d'or.

Ils furent si contents qu'ils lui donnèrent son âne chargé d'or.

Enfin à ceux de la ville de la fontaine tarie il dit:

— Tuez le crapaud qui est dans le tuyau, et puis vous voulez ravoit tout de suite du vin.

Ils lui donnèrent aussi deux sacs de louis d'or, et puis il alla tout joyeux vers le château, et puis il arriva vers sa femme.

<sup>277</sup>) C'est l'expression habituelle: ẹn būsē (*pulsata*) ềprē = *un moment après*; *pulsare* = *būsē*, et *pulsone* = *būsō* = *coup, bourrade, choc*. (Cf. XXI. 4).

— <sup>278</sup>) Littéralement: *ramieller* (*mel* = *mīə*) = *adoucir, apaiser en flattant*. *Guélat* a les deux formes: ềmīālē et ềmyālē = *adoucir, amadouer*. *Biétrix* n'a que ềmyālē = *amadouer, flatter*. (Cf. ci-dessous XXIII, 2).

12. ẽ bẽyẽ ă rwă lẽ tră pwă d'ũă, sỏ k' rẻđjỏyẻxẻ tỏ pyẽ lỏ rwă, kỏ yỉ dyẻ: « mỏ đjỉdre! » pủ d' đỉex kỏ ă lẻ mnủt.

lỏ lădmẽ, lỏ rwă k' n'ẻtẻ đjmẻ kỏtă ẻ k' n'ăn-ẻvẻ đjmẻ prủ, yỉ đmẻđẻ lẻvủ ẻl-ẻvẻ tỏ trỏvẻ sẻ trẻzỏỏ.

— d' l'ătr să d'ẻn ỏrvỉar lẻvủ vỏ pỏt ălẻ ă păr tẻ k' vỏ vỏrẻ. vỏ đmẻđẻrẻ ă pẻsủ d' vỏ pẻsẻ l'ăv, ẻ pỏ vỏ răpyătrẻ vỏ sẻ.

kỏm đỉ, kỏm fẻ.

lỏ pẻsủ yỉ bẻyẻ sẻ rẻm, sătẻ xủ l' bỏr, ẻ đăđỏ lỏ rwă pẻs ăkỏ, pỉskỏ nyủ nỏ y'ẻ ăkỏ rẻprỉ lẻ rẻm.

12. Il donna au roi les trois cheveux d'or du diable, l'âne chargé d'or, ce qui réjouit (tout plein) fort le roi qui lui dit: « Mon gendre! » plus de dix (coups) fois à la minute.

Le lendemain, le roi qui n'était jamais content et qui n'en avait jamais assez, lui demanda (là) où il avait tout trouvé ces trésors.

— De l'autre côté d'une rivière, où vous pouvez aller en prendre tant que vous voudrez. Vous demanderez au passeur de vous passer l'eau et puis vous remplirez vos sacs.

Comme dit, comme fait.

Le passeur lui donna sa rame, sauta sur le bord, et dès lors le roi passe encore, puisque personne ne lui a encore repris la rame.

(M<sup>me</sup> Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

## XXI. lỏ fỏl đỉ tỏ vẻyỏ mủnỉ d' myẻkỏ.

1. s'ẻtẻ ẻ y' ẻ bỉ lỏtă, pỉskỏ lẻ făn ălỉ ăkỏ kăzỉ tỏ ă sẻbẻ lỏ sẻmđỉ, ẻtxvălẻ xủ yỏz-ẻkủvăt<sup>279</sup>).

ă sỉ tă ẻ y' ẻvẻ ẻ myẻkỏ ỉ mủnỉ kỏ rbẻyẻ xủrmă pủ d' krỏxỏ<sup>280</sup>) kỏ d' fẻrẻn.

lẻ đjă vủnẻ sỏ d'ẻtrẻ trỏ rẻtrẻpẻ ă sỏ mủ, vủ k' s' ẻtẻ đjẻ đẻz-ănẻ d' txỉttxă<sup>281</sup>.

nyủ n' yỉ ălẻ pủ ă mủ.

ẻ n' sỏtxẻ<sup>282</sup>) ră fẻr d'ătr kỏ d' s'ă ălẻ.

2. lẻ făn kỏ pỏyỉ đjẻ fẻr tỏt sủtx

## La fôle du tout vieux meunier<sup>a)</sup> de Miécourt.

(Patois de Miécourt.)

C'était il y a bien longtemps, puisque les femmes allaient encore presque toutes au sabbat le samedi, à cheval sur leurs petits balais.

En ce temps il y avait à Miécourt un meunier qui redonnait sûrement plus de son que de farine.

Les gens devinrent fatigués d'être trop (r)attrapés dans son moulin, vu que c'était déjà des années de dizette.

Personne n'y alla plus au moulin.

Il ne sut rien faire d'autre que de s'en aller.

2. Les femmes qui pouvaient déjà

a) Cf. GRIMM Nr. 27: Die Bremer Stadtmusikanten; J. BOLTE und G. POLIVKA, Anmerkungen zu den Kinder- und Hausmärchen 1, 237 ff.

<sup>279</sup>) Le mot ordinaire est *ẻkủv* (*scopaceu*); nous avons ici le diminutif: *ẻkủvăt* (Cf. ci-dessous, § 6). — <sup>280</sup>) Le *krỏxỏ* (Allem. suisse *Krüsche*) désigne le son, le résidu de la mouture du grain. — <sup>281</sup>) Le *txỉttxă* (assimilation de *txỉ tă*, le cher temps) = la famine, la dizette. — <sup>282</sup>) Cette forme du passé défini *sỏtxẻ* est inusitée. On dit d'habitude: *ỉ sỏ, nỏ sỏn, vỏ sỏt, ẻ sỏn*.

d'êfêr driə lə dō d'yōz-ăn, s'ătădên  
pō yĩ bēyīə dē *souvenirs*.

lê mērās yĩ bēyē ĩ būə, lê rsəvūz  
ĩn-ên; ên-ătr ĩ txĩ, ên-ătr ĩ txē, ên-ătr  
ĩ pũ, ên-ătr ên bōr. lə vwālĩ k' s'ăn-  
ălê kōtr kōtxăvō.

3.<sup>283</sup>) ă lə nō ē s' trōvē ā mwătă  
d'ĩ bō. ē vwăyē ên mājō k' ētē bĩ  
xũr ēbītē. lə txēdēl ă l'wāl<sup>284</sup>) brōlē  
xũ lə tāl; ē y' ēvē dĩ fũə, pisk'ē  
vwăyē lə finēr.

ēl ălê kōtr, mē kōm ē n' vwăyē  
nyũ, ē s' mūzē tō kōtă k' s'ētē dē  
*voleurs*, lə mētr d' lə mājō.

ē bōtē sō būē ă l'ētāl, sōn-ên ă  
lê grēdj, sō txĩ dō l'ētχũă<sup>285</sup>), sō txē  
dō l'êtr, sō pũ ēmō lə tχũē<sup>286</sup>), sē bōr  
dē ĩ tχũvē d'av k' ētē dvē lə pūətx,  
ē pōē ē s' kũtxē.

4. ē s'ădrēmē x' bĩ k'ē n'ōyē p'  
lê *voleurs* kə, xũ l'ūr d' lə mīənō,  
tχũdên rătrē ē l'ōtă.

ēl ētĩ sēt ē pōē lə kăpītēn.

tχē ē vwăyēn k' kēkũ dēvē ētr  
ătrē dē yōt mājō :

— vē vūər sō k'ē y'ē txĩə nō,  
dyē ũ ăn-în-ătr, ē pōē ē s' bũsĩ<sup>287</sup>)  
l'ũ l'ătr.

5. s' fōē lə kăpītēn k' dōxē ătrē.  
ē tχũdē ălē pār ĩ txērbōnă<sup>288</sup>) pō  
ăfũə sē pīpē: lə txē lə grīpē<sup>289</sup>) ă  
lê fīdyũr.

faire toute sorte d'affaires derrière le  
dos de leurs maris, s'entendirent pour  
lui donner des souvenirs.

La maïresse lui donna un bœuf,  
la receveuse un âne; une autre un  
chien, une autre un chat, une autre  
un coq, une autre un canard. Le voici  
qui s'en alla contre Courchavon.

3. A la nuit, il se trouva au  
milieu d'un bois. Il vit une maison  
qui était, bien sûr, habitée. La (chan-  
delle à l'huile) lampe brûlait sur la  
table; il y avait du feu, puisqu'il  
voyait la fumée.

Il alla contre, mais comme il ne  
vit personne, il (se) pensa tout de  
suite que c'était des voleurs, les  
maîtres de la maison.

Il mit son bœuf à l'écurie, son  
âne à la grange, son chien sous le  
devant-huis, son chat sous l'âtre, son  
coq en haut la cheminée, son canard  
dans un caveau d'eau qui était devant  
la porte, et puis il se coucha.

4. Il s'endormit si bien qu'il n'en-  
tendit pas les voleurs qui, sur l'heure  
de la minuit, pensèrent rentrer à la  
maison :

Ils étaient sept et puis le capitaine.

Quand ils virent que quelqu'un  
devait être entré :

— Va voir ce qu'il y a chez nous,  
dit un à un autre, et puis ils se  
poussaient l'un l'autre.

5. Ce fut le capitaine qui dut entrer.  
Il crut aller prendre une braise pour  
allumer sa pipée: le chat le griffa à  
la figure.

<sup>283</sup>) Ce récit reproduit dès ce moment la *Fôle du Vieux Cheval* (X, 5 à 7).

— <sup>284</sup>) Remarquer cette vieille expression si originale: la *chandelle à l'huile*  
= la lampe. — <sup>285</sup>) *L'ētχũă* ou *l'ōtχũă* est le mot ajoulot pour désigner le  
*devant-huis*; le Vâdais dit: *l'dvê-l'ō*. (*Arch. III*, p. 4, note 5). — <sup>286</sup>) Le  
*tχũē* ou *tũē* désigne la *cheminée* (Cf. le vieux frç. *tuel*.) — <sup>287</sup>) Cf. note 277  
ci-dessus. — <sup>288</sup>) Cf. *Fôle II*, note 16, ci-dessus. — <sup>289</sup>) Le verbe *grīpē* ou  
*grēpē* = *griffer*; le subst. = *lê grīp* ou *lê grēp*. Pour le chat on dit plutôt:  
*lêz-ōyăt dĩ txē* (*ongle + dim.*).

ẽ rǎvwētẽ ẽmō lǒ tχũẽ: lǒ pũ yĩ  
tχyẽ xũ ĩn-œyø.

ẽ s'ǎfũẽ ǎ l'êtǎl, lǐvũ lǒ bũǎ lǒ  
bǒkẽ ẽ pœ lǒ tũlẽ ǎ lǐ grǐdj, lǐvũ  
l'ẽn lǒ rũẽ dǎ rvĩ dǎ rvẽ.

ǎ pēsẽ dō l'êtχũǎ, lǒ tχĩ lǒ mǒrjẽ  
ẽ yĩ dǐxĩrẽ tǒ sẽ tχũlǎt.

ẽ s' tχũdẽ vnĩ lǐvẽ dẽ lǒ tχũvẽ:  
lǐ bǒr ẽxǐpẽ<sup>290</sup>) ĩ kō ẽvō sǐz-ǎl.

6. ẽ s' sǎvẽ ẽ pœ ǎlẽ đĩr ẽz-ǎtr:

— ǎlẽ yĩ ǎ sĩ sǐbẽ! y'ẽ tχũdĩø  
pār ĩ tχǐrbǒnǎ: ẽ y' ǎn-ẽ ũ k' m'ẽ  
fǒtũ dẽ kō d' tĩr-brẽz.

y'ẽ rǎvwētĩø ẽmō lǒ tχũẽ: ẽ y'  
ǎn-ẽ ũ k' m'ẽ fǒtũ ẽn pǎlrẽ d' mǒtxĩø  
xũ ĩn-œyø.

ǎ l'êtǎl ĩn-ǎtr ẽ ẽkmǎsĩø d' mǎ  
rvǒdr.

ǎ lǐ grǐdj ẽ y' ǎn-ẽ ĩn-ǎtr kǎ m'  
fǒtẽ dẽ kō d' mǐdj d'ẽkũv.

dō l'êtχũǎ, ĩn-ǎtr m'ẽ tǒ dǐvũǎrẽ.

y'ẽ tχũdĩø m' lǐvẽ dẽ lǒ tχũvẽ  
d'ǎv: ẽ y' ẽvẽ ẽn dǒb k' ẽbrǎyẽ<sup>291</sup>)  
pẽ ddẽ; ẽl m'ẽ tǒ mǒyĩø... ǎlẽ yĩ  
vũǎr; mwǎ ĩ n'yĩ vẽ pũ!

7. ẽ s'ǎn-ǎlẽn tǒ lǐ rǒt dẽ ĩn-ǎtr  
bō pǒ yĩ dmǒrẽ.

7. ẽ pœ vwǎlĩ kmǎ lǒ mũnĩø d'  
mǐkǒ fœ mǐtr dẽ lǐ mǎjō dẽ voleurs,  
pǒ lǐ pũ grōs djōǎ dẽ fǎn đĩ sǐbẽ.

Il regarda en haut la cheminée:  
le coq lui chia sur un œil.

Il s'encourut à l'étable, (là) où le  
bœuf le cossa et puis le lança (en)  
dans la grange, où l'âne le rua *de*  
*revient de reva*.

En passant sous le devant-huis,  
le chien le mordit et lui déchira toutes  
ces culottes.

Il se crut venir laver dans le cu-  
veau: le canard éclaboussa un coup  
avec ces ailes.

6. Il se sauva et puis il alla dire  
aux autres:

— Allez-y en ce sabbat! J'ai  
pensé prendre une braise: il y en a  
un qui m'a foutu des coups de tire-  
braise.

J'ai regardé en haut la cheminée:  
il y en a un qui m'a foutu une pel-  
letée de mortier sur un œil.

A l'écurie, un autre a commencé  
de me rouler.

Dans la grange, il y en a un autre  
qui me f... icha des coups de manche  
à balai.

Sous le devant-huis, un autre m'a  
tout dévoré.

J'ai cru me laver dans le cu-  
veau d'eau: il y avait une folle qui  
faisait la lessive par dedans; elle m'a  
tout mouillé... Allez-y voir; moi je  
n'y vais plus!

7. Ils s'en allèrent toute la troupe  
dans un autre bois pour y demeurer.

Et puis voilà comment le meunier  
de Miécourt fut maître dans la maison  
des voleurs, pour la plus grande joie  
des femmes du sabbat.

<sup>290</sup>) Cf. ci-dessus note 61. — <sup>291</sup>) Le mot ẽbrǎyĩø ou ẽbrwǎyĩø = *laver*  
(en frottant vigoureusement) *le linge qu'on a d'abord « coulé » à la lessive*.  
Après cela, le linge est ẽtxǐpẽ à la rivière, *rincé à grande eau et battu sur*  
*la planche appelée ẽtxǐpũr*. (Cf. ci-dessous XXII, 5, note 300). Voici donc  
les opérations de la lessive: d'abord on ǎtχũv lǐ bũǎ = *on encuve la lessive*;  
puis le linge est kũlẽ = *coulé*, puis ẽbrǎyĩø, enfin ẽtxǐpẽ.

ã dĩ mēm k' tở sê djnāt x ăĩ tở  
lệ sēmđĩ fêr yō bỗnă txiā lỏ ptễ  
mũnĩ . . . .

On dit même que toutes ces sor-  
cières allaient tous les samedis faire  
leurs beignets chez le petit meunier . . . .

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

XXII. fỏl dẻ trā flũz<sup>292</sup>, ỏ bĩ  
d' lẻ txēs.

Fôle des trois fileuses, ou bien  
de la chance.

(Patois de Miécourt.)

1. s'ẻtẻ dẻ lỏ tã lẻvũ lẻ rẻn fẻzĩ  
yỏ mẻnẻđjẻ ẻ flĩ lỏ rẻst dĩ tã ả kār<sup>293</sup>)  
dẻ l'ẻtr.

1. C'était dans les temps où les  
reĩnes faisaient leurs ménages et fi-  
laient le reste du temps au coin del'âtre.

ẻ y' ẫn-ẻvẻ ẻn k'ẻtẻ, kỏm lỏ dyẻ  
mẻ mĩmĩ, ỉ pỏ pảrảjũz. ẻl flẻ bĩ lẻ  
kỏrả<sup>294</sup>); mẻ lẻz-ẻtỏp, sỏlĩ n' yỉ ẫlẻ  
p' dĩ tỏ. ẻl lẻ fzẻ ẻ rẻđửũ pẻ sẻ sẻ-  
vẫt dẻ ỉ grỏ dyẻnẻ lẻvũ lỏ rwẫ n'ẫlẻ  
djmẻ. ẫ lẻ mũa dĩ rwẫ, lỏ dyẻnẻ  
ẻtẻ tỏ pyẻ.

Il y en avait une qui était, comme  
le disait ma grand'mère, un peu pares-  
seuse. Elle filait bien (les) la filasse;  
mais les étoupes, cela ne lui allait pas  
du tout. Elle les faisait (à réduire) ser-  
rer par ses servantes dans un grand  
grenier où le roi n'allait jamais. A la  
mort du roi, le grenier était tout plein.

2. ỉ bẻ đjỏ ẻl dyẻ ẫ sỏ bũab k'  
ẻtẻ dẻ l'ẻđjẻ dẻ s' mẻryẻ: « sẻ-tẻ bĩ?  
lẻ đjủn bẻxẫt kỏ fẻlrẻ tỏ sẻz-ẻtỏp  
srẻ tẻ fẫn, pỏ ẻtr ả mwẻ bĩ xữũ k'  
t'ẻx ẻn bwẻn fẫn d' mẻnẻđjẻ, ẻn  
bwẻn ỏvrẻr. » ẻ fẻ bĩ kỏtẫ.

2. Un beau jour, elle dit à son  
fils qui était dans l'âge de se marier:  
« Sais-tu bien? La jeune fille qui  
filera toutes ces étoupes sera ta femme,  
pour être au moins sûr que tu aies  
une bonne femme de ménage, une  
bonne ouvrière. » Il fut bien content.

3. ẻ y' ẻvẻ ẻn vẫv<sup>295</sup>) k' ẻvẻ dũa  
bẻxẫt: ẻn k' n'ẻtẻ p' bẻl, mẻ bwẻn  
ỏvrẻr, kỏ n' sỏ yỏvẻ p' fỏ dĩ sẻ flẫt,  
dĩ tã k' l'ảtr ẻtẻ ẻn bẻl bẻxẫt, mẻ  
brẫmẫ pảrảjũz ẻ pỏ kủryỏz; ẻl nỏ  
sẻvẻ đửũ ẫ lẻ flẫt ỉ ptẻ kār dĩ ửr sẻ  
rẻtẻ ẫ lẻ fnẻtr pỏ vườ sỏ kỏ s' pẻsẻ  
txủ lẻ txmĩ.

3. Il y avait une veuve qui avait  
deux filles: une qui n'était pas belle,  
mais bonne ouvrière, qui ne se levait  
pas (loin) de son rouet, (du temps  
que) pendant que l'autre était une  
belle fille, mais très paresseuse et  
puis curieuse; elle ne savait (durer)  
rester au rouet un petit quart d'heure  
sans courir à la fenêtre pour voir ce  
qui se passait sur les chemins.

<sup>292</sup>) Cf. le Conte de GRIMM Nr. 14: *Die drei Spinnerinnen*; J. BOLTE u. G. POLIVKA 1, 109 ff. — <sup>293</sup>) Ce mot *kār*, que j'ai déjà relevé *Arch. IX*, p. 20, note 142 (*Paniers*) est encore employé de nos jours: *ỉ kār* ou *ỉ kārả* et désigne un *coin*, un *angle*, un *réduit*. — <sup>294</sup>) Le mot *lẻ kỏrả* désigne la filasse de première qualité, qu'on a soigneusement débarrassée des étoupes. La *twāl dĩ kỏrả* était renommée dans le temps. — <sup>295</sup>) La *vẫv* (*vidua*) = la *veuve*; pour le *veuf*, le patois dit *ỉ vẫvrẻ*. Je ne sais à quoi rattacher cette forme.

ël dyë ã sê mēr k'ël sə vlē ãlē  
smōdr<sup>296</sup>) ã lē rēn pō flē sēz-ētōp.

lē mēr dyë ã l'ātr : « vë ęxbĩ; tə  
srō bĩ mwāyūə k' tē sōer kə n' tĩ p'  
ã sē flāt. »

4. ę pētẏēn ā pwē dĩ djō. lē mēr  
yō swētē bwēn txēs.

lē rēn prāñē lē pũ bēl; ęl yĩ pyējē  
mōē k' l'ātr.

ël lē mnē dē lə dyənīə lēvũ ę y'  
ęvē ĩ mōsē də flāt lēvũ ęl pōyē  
txwāzĩ stē k' yĩ ādrē lō mōē.

ā bū dĩ djō, ęl nə flē dyēr; lō  
dūzīəm nō pũ; lō trājīəm, ęl sə bōtē  
ę pũārē, ę pōē ęl dēxādē<sup>297</sup>) ān-ęn  
fnētr pō vūə d' kē sã ētē l'ōtā : ęl  
djābyē<sup>298</sup>) d' sə sāvē.

5. tō dĩ kō, ęl vwāyē vnĩ trā fān  
k' yĩ fzĩ dē sīn dā lwē. ęl yĩ dmōdēn  
sō k' ęl pũārē; ęl yō dyē.

ęn d' sē fān ęvē dĩ rūdjə pwā, ę  
pōē ęn lēvr pũ grōs k'ęn ęl<sup>299</sup>) də  
tōtẏē, k' yĩ pādē txũ l' mōtō.

l'ātr ētē blōdāt, ęvō ĩ pũəs xĩ  
lērdjə k'ęn pāl də fwē.

l'ātr ētē nwārāt, ęvō ĩ pīə xĩ grō  
k'ĩ dō d'ętxēpūər<sup>300</sup>)

6. ęl lē trōvē pōēt; ę yĩ fzĩ kāzĩ  
ę pāvũ. mē tẏē ę yĩ ęn dĩ k' ęl ētĩ  
dē flūz, ęl lē fzē ę ātrē, lē mnē ā

Elle dit à sa mère qu'elle se voulait  
aller offrir à la reine pour filer ses  
étoupes.

La mère dit à l'autre : « Va aussi ;  
tu serais bien meilleure que ta sœur,  
qui ne tient pas à son rouet. »

4. Elles partirent au point du jour.  
La mère leur souhaita bonne chance.

La reine prit là plus belle ; elle  
lui plaisait mieux que l'autre.

Elle la mena dans le grenier où  
il y avait un monceau de rouets où  
elle pouvait choisir celui qui lui irait  
le mieux.

Au bout du jour, elle ne fila guère ;  
le deuxième non plus ; le troisième  
elle se mit à pleurer, et puis elle  
descendit à une fenêtre pour voir de  
quel côté était [la] sa maison : elle  
projetait de se sauver.

5. Tout d'un coup elle vit venir  
trois femmes qui lui faisaient des  
signes de loin. Elles lui demandèrent  
ce qu'elle pleurait ; elle (le) leur dit.

Une de ces femmes avait les  
cheveux rouges, et puis une lèvre  
plus grosse qu'un rebord de gâteau,  
qui lui pendait sur le menton.

L'autre était blonde(tte), avec un  
pouce si large qu'une pelle de four.

L'autre était noire(tte), avec un  
pied plus large qu'un dos de planche  
à battre le linge.

6. Elle les trouvait vilaines ; elles  
lui faisaient presque peur ; mais quand  
elles lui eurent dit qu'elles étaient

<sup>296</sup>) Le verbe *smōdr* (*submonere*), (part. passé : *smōjũ*), n'a pas le sens du vx. frç. *semondre*, mais signifie : *offrir*. — <sup>297</sup>) Elle *descendit* à une fenêtre d'un étage inférieur, le grenier n'ayant que des *tāglō* = *des lucarnes* auxquelles elle ne pouvait atteindre. — <sup>298</sup>) *djābyē* = *décider, projeter, délibérer*. *Pan.* 229 l'emploie dans le sens d'*inventer*. (Cf. *Arch.* VI, N° 130, p. 19, note 1). — <sup>299</sup>) Le mot *ęl*, s. f. = litt. *ourle*, un *ourlet* ; ici le *bord* extérieur du gâteau, qui est replié comme un ourlet ; ce que le Vaudois appelle le *revon*. — <sup>300</sup>) *L'ętxēpūər* = la planche, le banc sur lequel on rince et on bat le linge, et sur lequel on le met ensuite épurer.



dyənīə, ləvũ ɛl ɛkmāsən ɛ dōyīə <sup>301)</sup>  
ā trəvəyə.

ā bū d' ɔt djɔ, tɔ ləz-ɛtɔp fœn  
flə ʔn-ĩ pũ bə flə k'ʔn-œx pɔyũ vūər.

7. ɛl ɛvə ĩ pō pāvũ pō lə vūər  
pɛtxĩ pɔx k'ɛl n'ɛvə rā pō lə pɛyīə;  
mẽ ɛ yĩ dyən k'ɛl n'ɛvə p' fāt d' yō  
rā bɛyīə pō yɔt pwən, k'ɛl nə dɛvə  
p' rəbyə d' ləz ɛvītə ā sɛ nās, s'ɛl  
nə vlə p' pīadr sɛ txēs.

ɛl yō prɔmɛxɛ bĩ, ɛ pœ ɛ pɛ-  
txən fɔ.

8. ɛl ʔlɛ lɔ lādmẽ vā lə rən pō  
yĩ dīr k' ləz-ɛtɔp ɛtĩ flə. lə rən nə  
lɔ vələ p' krər. ɛl tχũdɛ k'ɛl ʔx  
fāyũ ā mwẽ vət-ā pō flə tɔ sɛz-ɛtɔp

stə k' fœ ɛbābĩ, s' fœ lə.

mẽ tɔ d' mēm, ɛl yĩ dyə k' lə  
nās sə frĩ ā pũ tɔ.

ɛl lə mnə vā sō būəb, k' fœ  
bĩnɛyərũ d' lə vūər xĩ bɛl, ɛ pœ k'  
n'ā rvəñɛ p' dī bə flə k'ɛl fəzɛ.

9. tχɛ s' fœ ɛrīvɛ k'ɛ vlĩ fər lə  
nās, lə djũən bɛxāt dmədɛ ā djũən  
rwā d'ɛvītə trā tχũzən k'ɛl ɛvə.

ɛ fœ bĩ d'ɛkūə.

ɛdɔ pō l'djɔ dɛ nās, ɛl ɛrīvən lə  
trā dɛ dɛ bɛl kārœs tɔ ryũɛ d'ūə, ɛ  
pœ bĩ vɛtĩ, bĩ txāsīə.

mẽ tχɛ lɔ djũən rwā lə vwāyɛ,  
ɛ dyə ā sɛ djũən fān: « x' mōn-ām,  
tɛ pɛrāt n' sō p' bɛl! ɛ pœ k'ās ɛ

des fileuses, elle les fit (à) entrer,  
les mena au grenier où elles commen-  
cèrent à abattre du travail.

Au bout de huit jours, toutes les  
étoupes furent filées en (un) le plus  
beau fil qu'on eût pu voir.

7. Elle avait un peu peur pour  
les voir partir, parce qu'elle n'avait  
rien pour les payer; mais elles lui  
dirent qu'elle n'avait pas besoin de  
leur rien donner pour leur peine,  
qu'elle ne devait pas oublier de les  
inviter à ses noces, si elle ne voulait  
pas perdre sa chance.

Elle [le] leur promit bien, et puis  
elles partirent loin.

8. Elle alla le lendemain vers la  
reine pour lui dire que les étoupes  
étaient filées. La reine ne le voulut  
pas croire. Elle pensait qu'il eût fallu  
au moins vingt ans pour filer toutes  
ces étoupes.

Celle qui fut étonnée, ce fut  
elle.

Mais tout de même, elle lui dit  
que les noces se feraient au plus  
tôt.

Elle la mena vers son fils qui fut  
bien heureux de la voir si belle, et  
puis qui n'en revenait pas du beau  
fil qu'elle faisait.

9. Quand ce fut arrivé qu'ils vou-  
laient faire les noces, la jeune fille  
demanda au jeune roi d'inviter trois  
cousines qu'elle avait.

Il fut bien d'accord.

Donc le jour des noces, elles arri-  
vèrent les trois dans de beaux car-  
rosses tout brillants d'or, et puis bien  
vêtues, bien chaussées.

Mais quand le jeune roi les vit,  
il dit à la jeune femme: « Sur mon  
âme, tes parentes ne sont pas belles!

<sup>301)</sup> Le mot *dōyīə* = *battre, frapper*. Cf. *Pan. Ms. A.* vers 430: ɛ vɔ  
dōyā stə dɛm. — Ici *dōyīə ā trəvəyə* = litt.: *battre au travail*, c. à d. *abattre  
de la besogne*.



dir k'ê sê lê trā xī mā gūānê? <sup>302)</sup>

— dmēdā-yō, dyê lê djūān fān.

ê yō dmēdê.

10. stê k'êvê lê grōs lêvr yī dyê  
k' s'êtê tē k'êl êvê mōyīā lō flê ā flê.

stê k'êvê lō lērdjā pūās yī dyê  
k' s'êtê tē k'êl êvê tōā <sup>303)</sup> lō flê ā flê.

stê k' êvê ī pīā kōm ī dō d'êtxê-  
pūār yī dyê k' s'êtê tē êl êvê fê ālê  
lê rūā d' lê flāt ā flê.

tχê ēl-ōyê sōlī, ê vñê xī trēbī k'ê  
dēfādê ā sê djūān fān dā n' pū flê  
djimē, pōx k'êl ô pāvū k'ê vñōx dīx  
pōet kmā sē trā tχūzēn; ê pōē s'ā  
dā sōlī k' lê rēn n' flā pū.

mê mīmī k'êtê ā stō nās pō fēr  
lō byā tōtxê <sup>304)</sup> s'ī ēmūzē bī.

tχê ê n'ōen pū fāt dā lê, ê lê bōtēn  
txū lê pāl dī fwê, lê tūlēn djēk s'ī ê  
myēkō, lēvū êl s'ā ēdjōkī <sup>305)</sup>.

Et puis qu'est-ce à dire qu'elles sont  
les trois si mal arrangées? »

— Demande-(le) leur, dit la jeune  
femme.

Il [le] leur demanda.

10. Celle qui avait la grosse lèvre  
lui dit que c'était tant qu'elle avait  
mouillé le fil en filant.

Celle qui avait le large pouce lui  
dit que c'était tant qu'elle avait tordu  
le fil en filant.

Celle qui avait le pied comme un  
dos de planche à battre le linge lui  
dit que c'était tant elle avait fait aller  
la roue du rouet en filant.

Quand il entendit cela, il [de]vint  
si épouvanté qu'il défendit à la jeune  
femme de ne plus filer jamais, parce  
qu'il eut peur qu'elle [ne] [de]vint  
(ain)si vilaine (comme) que ses trois  
cousines; et puis c'est depuis cela  
que les reines ne filent plus.

Ma grand'mère qui était à cette  
noce pour faire les gâteaux de fête  
s'y amusa bien.

Quand ils n'eurent plus besoin  
d'elle, ils la mirent sur la pelle du  
four, la lançèrent jusqu'ici à Miécourt  
où elle s'est perchée.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

<sup>302)</sup> Un *gūānê* est un *jupon*; *êtr mā gūānê* signifie d'abord *être mal enjuponné, mal vêtu, mal attifé*; puis, comme ici, *mal arrangé physiquement, par suite de défauts corporels trop apparents*. Il ne peut évidemment pas s'agir de *vêtements*, puisqu'on vient de nous dire qu'elles sont « *bien vêtues, bien chaussées*. » — <sup>303)</sup> On a les deux formes du part. passé: *tōā* et *tōrjū*, de l'infinitif *tōādr* (Cf. *mōādr*, part. passé: *mōā* et *mōrjū*. *Arch. III*, p. 267, note 3).

<sup>304)</sup> Les *byā tōtxê* ou *twētxê*, litt.: *les blancs gâteaux*, sont ceux qu'on fait de *fine fleur de farine* à l'occasion des fêtes. Les *tōtxê* sont en général recouverts de *frēyūr* = *œufs battus mêlés de crème*. Les gâteaux de St-Martin sont des *byā tōtxê* (*torca* + *ellu*). — <sup>305)</sup> Le verbe *s'ēdjōkī* = *se percher comme les oiseaux, les poules*. Ex.: *nō djrēn sō ēdjōkī*; *l' pū s'ā ēdjōkī xū st'ēbr* (Cf. le patois vaudois: *être à dzq*, même sens.). — C'est ainsi qu'on terminait cette fôle quand on la racontait à une noce.

XXIII. lē vwāyēdjū də ptēt rēs<sup>306</sup>).

1. ī bē djō lō pū txiā l' mēr ę pōē lē djārēn txiā l' xēvīā<sup>307</sup>) s'ān-ālēn drīā lō krā mēdjīā dē nūx.

txē ęl-ōēn bī mēdjīā, lē djārēn dyē ā pū: « y'ēmro bī m'ān-ālē ā kārēs!

— ętā, dyē lō pū, ī m'ā vē ā fēr ęn ęvō nō krōtx<sup>308</sup>) dē nūx. »

txē ęl fē prāt, lē djārēn mōtē dē ę pōē dyē ā pū d' fēr lō txvā.

— mwā, ętr lō txvā! mwā, lō pū dī mēr! tē rbōl!<sup>309</sup>) ā dē nyā! ī vōē bī ętr cocher, mē p' lō txvā!

2. vwāsī k' lē bōr dī mūnīā sō prōmnē pē lī, ę pōē ę s' mōkē d'yō.

mē lō pū l'emyālē tē k'ęl sō lēxē ābōrlē; ę pōē ęprē lō pū lē lāsē ā gālō.

txē ę fōēn ā lērdjā, ę trōvęn ęn ędyōyā ę pōē ęn ępīdyā k' yō dmēdēn ę mōtē.

lē djārēn dyē ā pū: « prā lē, s'ā dē xī mēgrā djā! »

3. vwāsī k' lē nō vñē, ę pōē ęprē k'ęl ęēn bī rītē, ęl ęrīvęn dē ī kābārē.

lō kābārtiā, k' ętē īn-ōrdyōyū, nō lē vlē p' kūtxiā.

lō pū y prōmēxē l'ūā d' lē djārēn, ę pōē lē bōr k' y ā frē ũ tō lē djō.

Les voyageurs de petite race.  
(Patois de Miécourt.)

Un beau jour le coq chez le maire et puis la poule chez le sacristain s'en allèrent derrière le Crêt manger des noix.

Quand ils eurent bien mangé, la poule dit au coq: « J'aimerais bien m'en aller en carrosse!

— Attends, dit le coq, je m'en vais en faire un avec nos coquilles de noix. »

Quand il fut prêt, la poule monta dedans et puis dit au coq de faire le cheval:

— Moi, être le cheval! Moi, le coq du maire! Tu perds la tête! Ah! parbleu non! Je veux bien être cocher, mais pas le cheval!

2. Voici que le canard du meunier se promenait par là, et puis il se moqua d'eux.

Mais le coq le flatta tant qu'il se laissa atteler; et puis après le coq le lança au galop.

Quand ils furent au large, ils trouvèrent une aiguille et puis une épingle qui leur demandèrent à monter.

La poule dit au coq: « Prends-les, c'est des si maigres gens! »

3. Voici que la nuit vint, et puis après qu'ils eurent bien couru, ils arrivèrent dans un cabaret.

Le cabaretier, qui était un orgueilleux, ne les voulait pas coucher.

Le coq promit l'œuf de la poule, et puis le canard qui lui en ferait un tous les jours.

<sup>306</sup>) Cf. le Conte de GRIMM N° 10: *Das Lumpengesindel*; vgl. J. BOLTE u. G. POLIVKA 1, 75 ff. — <sup>307</sup>) Le xēvīā (Aj.) ou xēvīā (Vd) est le *clavier* (*clavariu*), ou margailler. — <sup>308</sup>) C'est le mot habituel pour les *coquilles de noix*. — <sup>309</sup>) Littéralement: *tu reboules*. Le mot *rbōlē* signifie: *redresser les quilles*, « *requiller* »; mais je ne l'ai jamais encore rencontré dans le sens de « *perdre la tête* », quoiqu'on dise familièrement: *t' pīā lē bōl* = *tu perds la boule*!

ĕ lē fōrē dē lē pākūz<sup>310</sup>) ā lō d' lē tχōjēn; mē lē bōr vlē kūtxiā dvē l'ōtā, vā lē mājnāt ā txī.

4. ā lē pwēt dī djō, lō pū rēvwāyē lē djērēn. ĕ mēdjēn l'ūā, ĕ pōē txēpēn lē krōtx ā twēnā.

ĕl āpitχēn l'ēpdīyā dē ī pānmē<sup>311</sup>), ĕ pōē l'ēdyōyā dē l'fōtōyā dī kābārtiā, ĕ pōē ĕ s' sāvēn ĕvō lē bōr k' lē vwāyē pēsē.

5. lē servāt s' yōēv pō fēr lō dē-djūnō; ĕl nā sēvē fēr dā fūā. lō mētr vōñē ā pēsē; ĕ sērē sē mē txū sī pānmē, ĕ pōē ĕ s'ēgrēfīnē tō lē mē; ĕ sēñē kōm ī būā.

ĕ s' lēxē txwā txū sō fōtōyā, mē ĕ s' ryōvē ā pū vīt: l'ēdyōyā s'ētē pyētē ātrā pē k'ā sē fidyūr.

ĕ dāvīzē<sup>312</sup>) k' s'ētē lō pū k' ēvē djūā sē tō lī, tχē lē sērvāt vōñē y dīr k' tō sē vwāyēdjū dā ptēt rēs ētī pētī.

ĕ djūrē dālī kō dā stō sūātx lī, ĕ n'ā vlē pū djmē pār pō lōdjīā.

Il les fourra dans la buanderie à côté de la cuisine; mais le canard voulut coucher devant la maison, vers la maisonnette du chien.

4. A la pointe du jour, le coq réveilla la poule. Ils mangèrent l'œuf, et puis jetèrent les coquilles au fourneau.

Ils plantèrent l'épingle dans un essuie-main, et puis l'aiguille dans le fauteuil du cabaretier et puis ils se sauvèrent avec le canard qui les vit passer.

5. La servante se lève pour faire le déjeuner; elle ne savait faire de feu. Le maître vint à passer; il serra sa main sur cet essuie-main, et puis il s'égratigna toute la main; il saignait comme un bœuf.

Il se laissa choir sur son fauteuil, mais il se releva au plus vite: l'aiguille s'était plantée autre part qu'à la figure.

Il devina que c'était le coq qui avait joué ces tours-là, quand la servante vint lui dire que tous ces voyageurs de petite race étaient partis.

Il jura alors que de cette sorte-là, il n'en voulait plus jamais prendre pour loger.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt).

<sup>310</sup>) La *pākūz* (All. *Backhaus*) est la *buanderie*, qui renfermait parfois aussi le *four*. Mais dans bien des maisons, le four se trouvait à la cuisine. — Dans le vieux temps, on mettait, à la *pākūz*, des planches sur lesquelles les poules allaient se percher en hiver, pour être au chaud. — <sup>311</sup>) Comme dans les autres patois romands, l'*essuie-main* se dit: *pānmē*. Le verbe *pānē* (*pan-nare*) = *essayer, torcher*. — <sup>312</sup>) Le verbe *dāvīzē* signifie non pas *deviser, parler* (*djāzē*), mais *deviner*.